

MEMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DUNKERQUOISE

POUR

L'ENCOURAGEMENT DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

1860 – 1861

7^{ème} volume (page 40 à 56)

Séance publique du 27 juin 1859

*Les inconséquences flagrantes de l'esprit humain
vues dans l'éducation des femmes*

Monsieur Gérard (Stanislas),
membre honoraire, fait la lecture suivante :

« Mesdames et Messieurs,

C'est une noble, une libérale inspiration de la laborieuse et modeste Société à laquelle vous devez aujourd'hui une hospitalité si gracieusement offerte et plus gracieusement acceptée, que de mêler à la fête de la cité la fête de la pensée. Il est aussi utile qu'honorable, croyez-le bien, qu'au milieu d'une population envahie habituellement par les calculs, les soucis si légitimes, mais naturellement absorbants des affaires, des voix amies viennent un jour dans l'année rappeler les droits de l'intelligence, les préoccupations élevées de l'âme humaine.

C'est sous l'influence de ce sentiment que je voudrais fixer votre attention sur le plus important problème, à mon sens, de l'ordre moral dans les sociétés modernes ; je veux parler de l'éducation des femmes.

Si la logique finit toujours par avoir le dernier mot dans les idées, il n'en va pas ainsi dans l'application. Que de vérités tenues, non-seulement pour incontestables, mais pour évidentes, attendent, attendront longtemps encore peut-être avant d'entrer dans les faits ! Cette

contradiction, plus apparente que réelle, s'explique trop facilement par la diversité des mobiles qui poussent l'homme à l'action ou l'en écartent. Si nous n'avions que la passion de la vérité pure ; si nous ne reconnaissions d'autre impulsion que celle de la conviction désintéressée, les principes éprouvés par la discussion passeraient sans difficultés, sans retard, du domaine de la théorie dans celui de la pratique. Mais les intérêts, l'ignorance, l'orgueil, la routine, la paresse, cette force incalculable quoique négative, arrêtent la pensée sur le seuil de l'application et l'y retiennent, jusqu'à ce que des passions ou des intérêts plus forts viennent l'aider à en forcer la porte.

Quelles démonstrations éclatantes de cette vérité ne fournit pas l'expérience de toutes les réformes opérées, de toutes les innovations réalisées dans la politique, les lettres, les sciences, les arts, et les résistances opposées à celles qu'appellent avec le plus de raison, les légitimes impatiences de la spéculation ! Quelles preuves n'en trouverait-on pas dans les contradictions, entre les dogmes et les pratiques des croyants les plus sincères ; contradictions que les âmes froides, impassiblement logiques, traitent de fausseté, d'hypocrisie, et qui sont simplement le résultat du triomphe des passions sur les convictions.

Mais c'est dans l'éducation et surtout dans l'éducation des femmes qu'il faut admirer les inconséquences flagrantes de l'esprit humain.

Tout le monde proclame, tout le monde exalte l'importance supérieure de cet ensemble de règles, de disciplines, d'enseignements, par lequel on fait sortir un être vertueux, intelligent et libre de cet être débile et nu qui salue la vie par un prophétique cri de douleur ; qui y entre avec le germe de toutes les ignorances et de toutes les misères comme de toutes les aptitudes et de toutes les grandeurs. Et pourtant cette mission si importante, les familles l'abdiquent, la désertent, sous des prétextes qui cachent mal l'incurie, l'égoïste besoin du plaisir ou du repos.

L'influence des femmes sur la direction morale du monde, combien de fois, avec quelle éloquence l'a-t-on démontrée, célébrée ! Et pourtant personne ne s'occupe de diriger cette force, de l'éclairer, de relever, dans l'intérêt commun des femmes qui l'exercent et des sociétés qui en subissent l'action.

L'éducation des filles, des classes laborieuses et moyennes, à laquelle la loi, les autorités locales, les mœurs ont fait, surtout dans les campagnes, une situation d'infériorité si regrettable, si peu justifiée, mais qui s'étend, s'améliore, par un progrès lent, régulier, sollicite moins encore

l'attention inquiète de l'observateur que celle des classes riches et supérieures qui, en apparence plus brillante et plus prospère, est d'autant plus défectueuse, malgré ses prétentions, que son but et ses conséquences sont plus sérieux.

Quelle est dans ce regrettable résultat la part de responsabilité et des fautes à faire aux femmes d'une part, et de l'autre à la famille, à la société, à l'opinion, aux mœurs qui, bien plus que les maîtres, décident de leurs idées, de leurs goûts ...

Les femmes ont eu l'honneur et le malheur de tous les pouvoirs forts et grands : d'être attaquées avec passion et célébrées avec enthousiasme ; d'inspirer constamment des diatribes et des panégyriques ; de trouver toujours des détracteurs systématiques qui les poursuivaient par crainte, ressentiment ou conviction, et des sujets serviles, bien plus dangereux encore, qui les adoraient à genoux sans vouloir, sans oser les regarder de près. Les uns en exagérant leurs défauts, en laissant dans l'ombre leurs qualités douces et charmantes, ont contribué à leur enlever trop souvent et l'estime des autres et la leur propre, cette confiance en soi qui est plus de la moitié de la grandeur et de la force morales. Les autres, par leurs éloges sans restriction et sans mesure, par leurs fades flatteries, ont énervé leurs âmes, leurs esprits et leurs cœurs, exalté leur vanité enivrée, brisé le salutaire ressort de ce travail d'amélioration incessante qui est la loi, le besoin de tout être humain. Les premiers les ont arrêtées, comprimées par le découragement, l'injustice de la critique ; les seconds, par les illusions, l'injustice de l'adulation ; tous les ont conduites à se résigner, ou à se complaire trop souvent dans une frivolité spirituelle, dans une gracieuse et stérile légèreté, par la conviction qu'on leur a donnée de l'impossibilité ou de l'inutilité d'un rôle plus digne d'elles.

Quant aux amis bienveillants et justes ; quant aux conseillers affectueux mais sincères qui ont tenté de faire la part des qualités et des faiblesses de leur sexe, de développer les unes, de neutraliser les autres, les femmes, il faut le reconnaître, les ont aussi peu encouragés, aussi peu écoutés que l'opinion. Serait-il donc vrai que les femmes, reines elles aussi par la beauté, par les grâces, pardonnent plus volontiers, comme les rois, les critiques amères que les tièdes louanges ; aiment mieux retrouver la preuve de leur pouvoir dans les colères des révoltés qui le blasphèment en vain, que le souvenir de ses imperfections et de ses limites dans les conseils indépendants d'un sujet fidèle mais libre qui les respecte et leur parle debout ? Serait-il vrai que les hommes entrent dans leurs sentiments et leurs idées, en leur prodiguant plus de compliments et d'hommages, que de considération réelle et d'influence ; en les traitant comme ces divinités mystérieuses de l'Inde qui, dans de rares jours de

fêtes, traînées en pompe hors de leur temple, voient un peuple enthousiaste les couvrir de fleurs, se précipiter martyr volontaire sous les roues de leur char et rentrent bientôt oubliées dans la calme solitude de leur sanctuaire désert ?

S'il en était ainsi, en effet ; si un certain nombre de femmes préféreraient le mensonge qui flatte, à la vérité qui sert, les adulations oublieuses des courtisans d'un jour, plus jaloux de leur plaire que de les rendre dignes d'être aimées, à l'amitié courageuse de ceux qui, plus ambitieux pour elles qu'elles-mêmes, veulent les élever à la hauteur des plus nobles affections par le développement de leurs facultés, l'accomplissement de leurs devoirs, l'agrandissement de leurs âmes ; serait-il juste de s'en prendre à elles seules ? Faudrait-il seulement en accuser la frivolité de caractère, la mobilité d'impression, la répugnance d'application, la vanité crédule, l'amour de l'éclat, du bruit, le désir aveugle de plaire, qu'on se plaît à leur reprocher ?

Soyons justes, soyons vrais ; reconnaissons que si le côté moral de l'éducation en général nous a toujours peu préoccupés, l'éducation des femmes surtout est conduite avec une irréflexion, une absence de logique, une imprévoyance aussi inexplicables qu'affligeantes.

A quelles causes attribuer cette insouciant et si dangereuse légèreté, sinon à l'empire aussi injuste qu'incontestable, dans nos mœurs chrétiennes pourtant, de ce préjugé, si éminemment antique et païen, de l'infériorité sociale, morale et intellectuelle des femmes ; sinon au complet, à l'impardonnable oubli du rôle supérieur, que les femmes doivent remplir dans la société, dans la famille et sur le caractère duquel, il est pénible de l'avouer, beaucoup se méprennent trop souvent, un peu par leur faute, plus par celle de l'opinion égarée, divisée d'avis et de vues. Il y a en effet deux directions, deux résultats bien tranchés dans l'éducation des femmes ; il y a deux types de femmes bien différents, suivant que prédomine chez elles ou autour d'elles l'imagination, le rêve, la fantaisie, l'absence de direction, ou la raison, la discipline du devoir.

La femme idéale des poètes, qui pour leur compte se contentent des plus modestes, des plus vulgaires réalités ; la femme à passion des romanciers, qui nous montrent si bien comment les passions grandissent vite et mieux encore comment elles meurent rapidement sous la satiété, le désenchantement, le remords ; la femme de plaisir et de fête, pour laquelle l'énigme de la vie se résume dans le nœud d'un ruban ou dans l'imprévu d'une intrigue. Ce qui distingue toute cette catégorie de femmes, souvent richement douées par le cœur et par l'esprit, c'est la poursuite de la passion avec sa fièvre, avec ses enthousiasmes, avec ses exaltations,

avec sa menteuse immortalité, dans le devoir s'il est possible, en dehors du devoir faute de mieux, avec un seul homme si l'on y réussit, au besoin avec plusieurs tour à tour ; ce sont les rêves maladifs et stériles d'une imagination impuissante se heurtant contre l'inflexible réalité, comme ces oiseaux vagabonds qui veulent atteindre le ciel à travers les réseaux de leur cage ; c'est la négation de toutes les croyances qui retiennent, calment ou consolent ; le mépris de toutes les convenances sociales qui ne font que refléter le devoir et défendre l'imagination et le cœur ; la passion aveugle du luxe et l'amour des succès à tout prix ; c'est l'affection distraite, oublieuse et souvent importune des enfants, ces douces et frêles créatures placées au foyer domestique pour le réchauffer et l'épurer ; l'oubli à peine dissimulé de l'homme simple et confiant qui, dans son affection, plus sincère que romanesque, ne se doute guère que le cœur qui s'est volontairement donné à lui, le condamne sans l'avoir entendu et lui impute à griefs jusqu'aux soucis vulgaires, aux prosaïques fatigues qu'il se donne pour assurer l'indépendance des vieux jours et le bonheur de la famille ; c'est le dédain de tous les soins domestiques, l'abandon de ces lectures élevées qui ennoblissent l'âme, fortifient le cœur, pour cette littérature malsaine, qui fatigue l'esprit sans le nourrir, exalte l'imagination sans la satisfaire et laisse retomber l'âme languissante et brisée en présence de devoirs qui répugnent et de réalités qui désespèrent. Cette peinture, hélas ! trop affaiblie, n'est pas faite pour provoquer la colère, mais pour inspirer une profonde et sympathique pitié. Si en effet, Dieu, dans sa sévère mais paternelle justice, a attaché la douleur à tous les pas des transfuges de l'ordre moral pour y ramener leur volonté rebelle, il n'est pas de transgressions plus énergiquement punies que celles de ces femmes, plus malheureuses encore que coupables, qui croient pouvoir impunément franchir des barrières établies surtout pour sauvegarder leur repos et leur bonheur.

La femme du devoir, de la vie régulière, est tout autre. Elle aussi peut avoir ses rêves, ses aspirations, ses déceptions peut-être ; elle aussi peut sentir s'élever, dans son imagination et dans son cœur, ces rêves d'un amour idéal, indéfectible, inaltérable, immortel, pour lequel la terre n'a qu'un aliment trompeur et passager ; ces tempêtes de l'âme inassouvie et, trop souvent aussi, ces amers désenchantements d'une affection mal comprise, peu ou point satisfaite ; elle aussi est exposée aux fadeurs banales, aux mensonges adulateurs et transparents des héros de roman désœuvrés, et a peut-être été tentée de mettre en parallèle avec ces Lovelace de passage qui ont fait leur toilette de cœur, de caractère et d'esprit, le chef de la famille qui, sous le poids du jour et de la chaleur, obéit à d'austères devoirs, contraint de laisser l'honneur veiller sur le seuil du foyer ; elle aussi peut trouver parfois que les soins domestiques ont des détails fastidieux, monotones, répugnants ; que les affections des

enfants sont souvent payées par bien des déceptions et des ingratitude ; que le luxe a ses jouissances, les lectures frivoles leur agrément, les triomphes de la coquetterie leurs plaisirs. Mais lorsque, revenue de ces troubles inévitables, passagers, de ces rapides étourdissements, de ces défaillances momentanées, elle jette un regard ferme et droit sur la vie, le monde, les hommes tels qu'ils sont, elle comprend bien vite que l'existence doit avoir un but plus sérieux, plus utile que ces excursions vaines, énervantes dans la région stérile des chimères ; qu'elle n'est pas épouse et mère pour épuiser sans fruit les forces de son cœur, les facultés de son esprit, pour gaspiller misérablement son honneur, son bonheur, l'honneur et le bonheur qu'elle a promis de sauvegarder, à la poursuite vagabonde d'un idéal qu'aucune créature humaine n'a pu atteindre. Son cœur pourra saigner de ce sacrifice fait au devoir et à la raison, mais elle saura que le remède à ces troubles de l'âme, à ces agitations de l'imagination, c'est le charme calme et doux des affections permises, les joies profondes, les soins charmants de la maternité, l'austère mais suprême jouissance que Dieu a attachée à la conscience du devoir accompli, la diversion salutaire des occupations utiles, les lectures sérieuses, le salutaire frein des croyances religieuses. Si l'homme auquel elle a uni sa vie est supérieur à ce qui l'entoure, elle l'aimera avec un amour exempt d'ombrages, d'exigences exagérées ; s'il est inférieur sous quelque rapport, elle se rappellera qu'elle l'a préféré à tous dans la liberté de son choix, qu'il est le père de ses enfants ; elle se dira que lorsque cette éphémère couronne d'adulateurs oublieux se sera dispersée depuis longtemps et pour toujours, elle trouvera seulement au seuil du foyer refroidi le bras de son compagnon de voyage pour achever la route et adoucir l'heure des derniers adieux. Si celui qu'elle doit, qu'elle veut aimer exclusivement, lui paraît rester en arrière de son affection, si son cœur en murmure, elle n'oubliera pas que l'attachement des hommes nés pour l'action, emportés par les affaires, envahis par les soucis, élevés dans une atmosphère de luttes, d'exacte raison, d'intérêts positifs, doit avoir moins d'entraînement, d'expansion que celui des femmes, mais n'est ni moins solide, ni moins dévoué aux jours de malheur ; et dût-elle se croire un instant méconnue, incomprise, elle se rattachera de toutes les forces de son cœur à cet amour qui doit être celui des derniers comme des premiers jours ; elle éprouvera par son heureuse expérience le charme vainqueur, irrésistible, sur les cœurs les plus froids, de l'abnégation généreuse tendrement résignée. Elle verra dans le respect des convenances une force et non pas une entrave ; dans l'économie, la simplicité, des sacrifices que l'habitude facilite, que le devoir adoucit ; dans les soins domestiques, des occupations que relèvent et embellissent le bien-être, le bonheur de ceux qui l'entourent. Si dans un moment rapide de vertige, sous l'influence de l'incurable instabilité du cœur humain, elle a pu jeter du milieu de son bonheur calme et sûr, un regard furtif de curiosité ou d'envie sur des

régions plus orageuses, ces fugitifs vellétés s'évanouiront bientôt en voyant ces héroïnes de la passion, si longtemps dédaigneuses de celles qui marchaient humblement dans les routes battues, expier, quelquefois par la honte, souvent par le remords, toujours par la souffrance, des joies fugitives, empoisonnées, et revenir solitaires, quand elles le peuvent, les pieds ensanglantés, le cœur meurtri, au devoir profané et à la réalité méconnue.

Ces deux types de femmes, s'ils ne se réalisent pas toujours complètement dans le mal ou dans le bien, n'en sont pas moins également vrais ; ils semblent résumer les écueils qu'il faut écarter, les qualités qu'il faut poursuivre dans l'éducation de ce sexe, si digne de respects et d'hommages, mais qui ne perdra rien à recevoir moins d'adulations et à inspirer une plus intelligente sollicitude.

Si l'on est convaincu, par exemple, et comment ne pas l'être ? que le frein religieux est le plus sûr, le plus durable, le mieux obéi ; que nécessaire à tous, la discipline religieuse est, s'il est possible, plus indispensable encore à l'imagination active, impressionnable des femmes, à leur volonté facilement dominée par les entraînements du cœur ; que la religion est pour elles non-seulement une force, une consolation, mais encore un précieux aliment à leur affectueuse sensibilité ; pourquoi ne donne-t-on pas à ce sentiment salutaire la base rationnelle, profonde d'une étude plus approfondie des principes, des preuves, des bienfaits, des grandeurs du christianisme ? Pourquoi faut-il qu'on les expose à ce que leur conviction vacillante, leur foi plus pratique qu'éclairée deviennent les complices involontaires des sophismes de leur cœur ou des passions d'autrui ?

Si les études sérieuses, par l'attrait puissant qui s'y attache, par la fréquentation des nobles esprits, la vue des grands spectacles qu'elles donnent, doivent être pour les femmes un dérivatif puissant d'une imagination aussi active que mobile une source de plaisirs solides, de consolations élevées, pourquoi leur donnons-nous, dès la jeunesse, l'habitude, le besoin presque exclusifs de ces lectures frivoles, qui, lorsqu'elles ne gâtent pas le cœur, ne faussent pas l'esprit, dessèchent l'âme en exaltant l'imagination dans le vide ?

Alors que nous proclamons tous les jours la nécessité, en présence de la division, de l'instabilité des fortunes, du progrès du luxe, des exigences croissantes de l'existence, d'inspirer aux enfants l'amour de l'économie, de l'ordre, la simplicité de goûts, de sentiments, d'habitudes, comment honorons-nous, poursuivons-nous l'argent avec tant de chaleur ? Comment laissons-nous ignorer à ces jeunes esprits que

la richesse, les positions élevées, n'éloignent jamais et provoquent souvent la tristesse, la satiété, l'ennui ; que Dieu a mis à la portée de toutes les fortunes le trésor immortel des véritables joies ; que la simplicité élégante pare toujours assez ; que l'étalage du luxe embellit rarement et soulève plus d'hostilités qu'elle n'attire de suffrages ; que c'est une lamentable folie de sacrifier au plaisir stérile d'un éclat emprunté, qui ne trompe personne, la paix, le confortable intérieur, les joies, l'avenir de ses enfants, le bonheur de son mari ?

Que dirai-je de l'habitude de l'abnégation, du dévouement, des affections désintéressées, vertus innées dans le cœur de toutes les femmes, qui constituent leur supériorité véritable, leur incontestable grandeur, dont elles savent faire un usage tour à tour si puissant et si sublime, qui leur fournissent des armes victorieuses sur le cœur de tout homme digne de les aimer et de les comprendre ?... Ne laisse-t-on pas trop souvent dessécher ou appauvrir en elles, dès l'enfance, cette source précieuse, inépuisable, de généreuses sympathies ? Pourquoi ne fait-on pas plus généralement connaître et soulager à ces jeunes âmes et ces misères du corps, et ces souffrances morales, et ces douleurs inévitables de la vie qu'elles ne soupçonnent pas au milieu du bien-être, du calme heureux, des jouissances qui les entourent ? Pourquoi ne leur donne-t-on pas l'habitude, le sentiment généreux du sacrifice de leurs goûts, de leurs idées, de leurs convenances personnelles, aux goûts, aux plaisirs, aux convenances des autres ? Pourquoi, par les flatteries du monde, les idolâtries de la famille, les dispose-t-on à se regarder trop souvent comme le centre de tout, à s'exagérer leurs agréments, leur esprit, et les prépare-t-on ainsi fatalement à être plus ombrageuses que dévouées, plus susceptibles que tendres, à porter toutes les exigences de la personnalité dans un sentiment où le plus riche doit donner le plus et compter le moins ?

La fermeté, la droiture, le calme du jugement, la connaissance de la vie, toutes choses dont la privation est si souvent féconde pour les femmes en épreuves douloureuses, en malheurs irréparables, en avons-nous aussi assez de souci ?... Craint-on de souffler sur ces rêves charmants, sur ces poétiques illusions, de glacer cette touchante confiance des premières années... Oh ! sans doute, si les femmes devaient toujours vivre dans la sainte et pure ignorance de la famille ; si les affections vigilantes qui veillent sur elles ne devaient pas s'éteindre une à une comme les flambeaux d'une nuit de fête, on devrait hésiter à les armer contre les impostures, les égoïsmes, les laideurs morales du monde et leurs propres entraînements. Mais ne doivent-elles pas connaître, pour leur repos, pour leur bonheur, les erreurs et les pièges où leur expérience pourrait les faire tomber ; ne doivent-elles pas être

exercées à interroger leur raison éclairée, pour les circonstances où elles ne pourront prendre conseil que d'elles seules ?... Dieu merci, d'ailleurs, si le monde n'est pas une bergerie et la vie une idylle, ni l'un ni l'autre ne sont non plus une hideuse caverne. Auprès des vices, des ignominies, des lâchetés qui humilient et soulèvent les cœurs droits, il y a aussi les nobles exemples, les grands dévouements qui consolent, qui fortifient et qui sont à la fois plus salutaires et plus consolants que la nécessaire mais triste connaissance du mal.

Que ce champ de l'éducation des femmes est vaste, qu'il est fécond ! Quel monde de pensées, d'enseignements il soulève ! Pourquoi dois-je m'arrêter devant la crainte trop justifiée de mettre à une trop longue épreuve l'attention bienveillante de ce gracieux auditoire, qui me pardonnera peut-être ces développements à cause de l'intérêt si direct, si puissant pour lui de ces graves questions ! Aussi bien la raison de toutes les mères, inspirée par leur cœur, en saura, en pourra dire davantage, quand elles le voudront, sur ce difficile problème que les philosophes qui en ont parlé le plus et le mieux.

C'est à elles qu'appartient l'action ; c'est d'elles que viendra le succès, et notre rôle à nous, impuissants orateurs ou écrivains que nous sommes, c'est de prier, de conseiller, sur la montagne, comme le chef des Hébreux, tandis qu'elles combattront pour le bonheur et les foyers domestiques contre les faux dieux.

Que celles qui ne peuvent garder leurs filles auprès d'elles s'efforcent au moins de ne pas trop éloigner de leur maternelle vigilance, de leur douce et salutaire affection, ces intelligences naïves, ces jeunes et faibles cœurs, qui de la tiède et pure atmosphère de la famille passent tout à coup au contact d'un milieu inconnu, étranger.

Que celles qui ont à la fois le bonheur et le dévouement de conserver leurs filles auprès d'elles, de travailler à l'œuvre la plus noble, la plus charmante que puisse tenter une main humaine, celle de former une femme vraiment digne de sa mission, ne se découragent ni ne s'effraient des difficultés et des sacrifices de leur tâche. Elles n'auront pas en vain compté sur Dieu et sur leurs enfants pour recevoir à la fois la force et la récompense de leur abnégation.

Ai-je besoin d'ajouter que, quel que soit le théâtre de l'éducation, la pension ou la famille, la première, l'inévitable condition de son efficacité, de son succès, c'est l'enseignement éloquent, le seul éloquent de l'exemple ? Ai-je besoin de dire que les âmes saines, logiques des enfants, qui ne comprennent pas qu'on exige de leur âge des vertus dont

se passe l'âge mûr, se modèlent bien plus sur les actes que sur les paroles de ceux qu'ils aiment et qu'ils respectent ? Ai-je besoin de répéter après tant d'autres, enfin, que les mères doivent absolument renoncer à donner à leurs filles des dispositions d'esprit sérieuses, des sentiments religieux, l'amour de la simplicité et de l'ordre, les sentiments de dévouement affectueux, de charité généreuse, si elles-mêmes leur présentent habituellement l'exemple de sentiments tout contraires ? Vérités plus souvent oubliées que méconnues, car quelle est la femme, quelle est la mère qui pourrait de sang-froid, de propos délibéré, sacrifier à la satisfaction de ses fantaisies, à l'égoïsme de ses goûts, l'avenir, le bonheur de sa fille, et ne trouverait pas dans cette pensée l'énergie de toutes les vertus qu'elle doit lui inspirer !... Quelle est la mère qui, si elle réfléchissait sérieusement à cette noble, à cette touchante solidarité de l'amélioration morale des mères et de celle des enfants, à cette loi providentielle qui veut que la vie, l'avenir de ces êtres charmants et doux reflètent en quelque sorte les fautes, les erreurs et par suite les souffrances de la femme qui leur donne à la fois la vie du corps et de l'âme, ne se sentirait pas la force de se rendre ce qu'elle voudrait que sa fille devînt, et voudrait s'exposer au cruel remords, à l'amer reproche d'avoir été l'involontaire complice de douloureux égarements !... *Si les grands ne peuvent se perdre ou se sauver tout seuls*, comme le disait Massillon à la cour de Louis XIV, ne sera-t-il pas permis de dire aux femmes, en s'adressant bien plus à leur cœur qu'à leur raison, qu'elles ne peuvent toutes seules non plus s'élever ou descendre par le cœur, l'âme ou l'esprit, qu'elles ne peuvent être ni heureuses ni malheureuses toutes seules ?

Que les femmes se mettent donc résolument à l'œuvre, qu'elles ne craignent pas de s'avouer des erreurs et des fautes qu'elles peuvent glorieusement réparer ; qu'elles se demandent si la perte, ou du moins l'affaiblissement sensible de leur pouvoir, ne provient pas, comme pour tous les pouvoirs, de leurs propres fautes ; si elles ont suivi autant qu'elles l'auraient dû le progrès salutaire d'instruction plus solide dans les esprits, de gravité plus réfléchie dans les caractères et les mœurs, qu'a amenés avec les révolutions la marche ascendante des affaires ; si elles ne se sont pas laissé trop envahir par la passion du luxe, du plaisir, au préjudice non-seulement du bonheur, mais encore des affections de la famille ; si, comme la vieille noblesse française, applaudissant aux philosophes qui devaient la chasser de ses châteaux, elles n'ont pas prêté une oreille séduite ou curieuse, mais toujours empressée, aux sophistes plus ou moins éloquents, plus ou moins réalistes, qui, déchirant tous les voiles, détruisant tous les prestiges, ne respectant aucun idéal, aucun principe, ont atteint ou du moins compromis, par leur dissolvante analyse, jusque dans le cœur et l'esprit de la jeunesse, tous les éléments essentiels de

l'influence des femmes ; qu'elles se demandent si elles-mêmes n'ont pas plus directement encore autorisé l'oubli de bien des égards, la violation de bien des déférences, formes protectrices, étiquette salubre de toute autorité ; si elles aussi, comme tant de gouvernements déchu, n'ont pas sacrifié aux faux dieux de la popularité, n'ont pas follement pensé que les concessions et les avances multiplient les hommages, tandis qu'elles ne font que détruire les respects ?

Ce sérieux examen de conscience, si les femmes veulent le faire, cette observation attentive des tendances, des besoins de leur temps, des moyens d'acquiescer, de reprendre une légitime influence sur les hommes de ce siècle, ne sauraient manquer de provoquer chez elles un salubre travail d'amélioration et de progrès. Elles voudront fortifier, épurer leurs sentiments, élever leurs âmes par l'étude approfondie d'une religion qui sait répondre aux aspirations des cœurs les plus ardents comme aux recherches des intelligences les plus exigeantes. Elles sentiront le besoin de faire une part de plus en plus restreinte aux lectures frivoles et surtout dangereuses, pour les travaux sérieux de la pensée moderne, pour les préoccupations élevées de leur temps, de leur pays, pour les affaires sur les succès desquelles repose le bien-être de la famille ; elles fortifieront leur instruction, non dans le but de se faire de ces études un moyen de réputation, de succès et de bruit, trop chèrement payés par leur repos et leur bonheur, mais pour acquiescer ou conserver une légitime influence sur leurs maris, qui les jugent trop volontiers incapables de comprendre leurs travaux, de s'associer à leurs pensées, sur leurs enfants eux-mêmes dont la précoce vanité s'insurge dès les portes du collège contre une autorité maternelle qui ne se recommande plus par la supériorité de l'instruction. Elles travailleront à former de plus en plus, par l'observation et la réflexion, le jugement pratique, droit qui leur est si nécessaire pour elles-mêmes et pour la première direction de leur jeune famille. Elles s'efforceront en un mot de se rendre toujours plus dignes de ce grand et lourd héritage de vertus, de grâces, d'esprit, de charité affectueuse et pratique, de religion éclairée, d'héroïsme quelquefois, de précieux services toujours, que leur ont légué leurs glorieuses aïeules, les femmes françaises de tous les temps, de toutes les classes.

Jamais, d'ailleurs, la France ne fut aussi intéressée qu'elle l'est aujourd'hui à la restauration du pouvoir des femmes, aux douces et généreuses influences qu'elles sont appelées à faire prévaloir. Maîtresses des premières impressions de l'enfance, pouvant peser fortement sur les sentiments de l'homme, dans un pays où l'opinion si puissante a tout à gagner à être bien dirigée ; représentant l'idéal, les inspirations généreuses et désintéressées, l'amour du grand et du beau à une époque dominée par les intérêts matériels ; conservant le foyer du sentiment

religieux, dans un siècle qui, incertain et troublé, vient d'arracher à peine des ruines du scepticisme le flambeau vacillant des saintes et salutaires croyances ; arbitres écoutés de conciliation, de paix, de douce tolérance, d'affectueuse charité entre les animosités amères des partis et les dissensions ardentes des classes, dans une société bouleversée par tant de révolutions, travaillée par tant de convoitises ; dépositaires de toutes les traditions polies, de toutes les élégances, de l'esprit, des arts, de la personne, qui touchent de si près à la noblesse du cœur, à la générosité des âmes, chez un peuple que l'invasion des mœurs démocratiques menace déjà de l'urbanité séduisante de la civilisation américaine ; pouvant en un mot apporter au progrès des temps modernes tous les éléments qui lui manquent, en écartant tous les dangers qui le menacent, les femmes en se plaçant à la hauteur de leurs devoirs, de leur noble destinée, travailleront non-seulement pour leur bonheur et celui de ceux qui les entourent, mais encore pour la félicité, pour la grandeur d'un pays qui, par ses sentiments chevaleresques, héroïques, désintéressés, son généreux intérêt pour ceux qui souffrent, son génie aimable, sympathique, gracieux et doux, son facile et brillant esprit, a des titres à l'affection, à l'admiration fraternelle de toutes les femmes et à celles des femmes françaises surtout. »



document en format texte, réécrit par
<http://www.dunkerque.historique.fr>
d'après le document original extrait de BNF/Gallica
pour un usage plus facile...

